

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard GENOUD

L'enfant face à la violence (2)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 189-204

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'enfant face à la violence *

(II)

IV. VIOLENCE ET CRITIQUE DE LA CONNAISSANCE

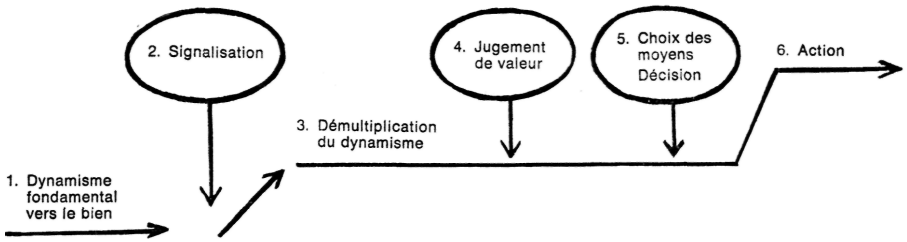
Je voudrais maintenant vous donner une petite analyse de la possibilité de ces violences. Au fond, derrière ces violences psychologiques, publicitaires ou autres, c'est un problème de critique de la connaissance qui est présent. Car la question, finalement, est celle-ci : comment est-il possible que je sois pareillement trompé, ou violenté par certains slogans ou certaines situations ? Comment est-il possible que, par exemple, j'en arrive à choisir la violence et le mal ? Ordinairement on nous répond : c'est parce que nous prenons ce mal pour un bien, parce qu'il se présente sous les déguisements d'un bien.

En réalité, cette réponse ne fait que repousser la question d'un cran, mais elle demeure : comment se fait-il que je puisse être pareillement trompé, peut-on alors faire confiance à notre connaissance qui prend des maux pour des biens ? La réponse est « oui », mais encore faut-il utiliser droitement, lucidement cette connaissance.

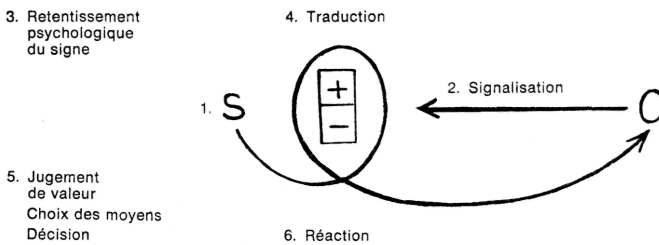
Que se passe-t-il lorsque je me trompe dans l'appréciation de telle réalité, action ou situation, que je juge bonne alors qu'elle ne l'est pas, mauvaise alors qu'elle est bonne ? C'est un problème de signalisation du réel.

* Texte d'une conférence donnée par M. l'abbé Bernard Genoud au corps enseignant des écoles catholiques du Pays de Vaud. Nous avons gardé intentionnellement la saveur du style oral.

Voir première partie dans *Les Echos de Saint-Maurice*, 1/77, tome 7, pp. 13-32.



Il y a trois « foyers » où il peut y avoir « distorsion ». Mais c'est surtout au niveau de la signalisation que se situe la violence psychologique subie. Précisons un peu ce qui se passe.



1. Un sujet (S) face à un objet (O)

2. Signalisation :

l'objet émet un « signal » qui est reçu par le sujet
(bruit, goût, onde lumineuse, contact, etc.)

3. Ce signal a lui-même un retentissement psychologique :

bruit agréable ou désagréable
goût doux ou amer
forme gracieuse ou hideuse
odeur agréable ou désagréable
toucher doux ou rugueux, etc.

4. Ce retentissement est immédiatement traduit

s'il est agréable, en terme positif
s'il est désagréable, en terme négatif

Et cela entraîne une démultiplication du dynamisme fondamental.

5. A ce moment intervient le jugement de valeur, le choix des moyens, et la décision de l'action.

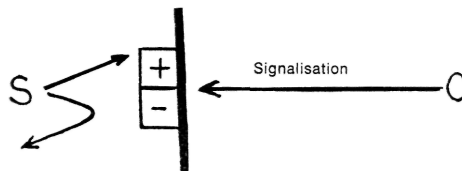
6. Réaction :

convoitise, désir de l'objet si le signalement est positif
agressivité, combativité, fuite de l'objet si le signalement est négatif

Or, que se passe-t-il souvent ? Le signal peut avoir lui-même un retentissement psychologique si puissant que la phase du jugement de valeur et du choix des moyens est complètement télescopée, emportée par le raz-de-marée d'un dynamisme fondamental démesurément amplifié. Et ainsi, de la signalisation et de son retentissement psychologique, on passe immédiatement et quasi mécaniquement à la réaction. C'est exactement le schème du comportement instinctuel : action-réaction presque immédiate. La sécurité et la rapidité de la réaction, chez l'animal, viennent précisément de l'absence de cette phase intermédiaire de réflexion.

C'est, hélas ! très souvent de cette manière que l'homme se comporte. Que s'est-il passé pour que j'élimine la phase du jugement de valeur, du choix des moyens et de la décision de l'action, qui est pourtant la phase caractéristique de l'agir humain ? C'est que la violence de la signalisation m'a fait oublier le signifié ; c'est que le signal peut être affublé d'un signe positif ou négatif si puissant que j'en oublie l'objet qui l'émet. A ce moment, ce n'est plus l'objet lui-même que je désire ou que je fuis, mais son simple signalement. En un mot : c'est le signe qui est voulu ou fui pour lui-même, et j'ai complètement oublié l'objet. C'est le bien (ou le mal) que me procure le signe que je désire (ou que je fuis), et non plus la réalité qu'il signale.

Le schème est alors le suivant :



J'ai absolument perdu l'objet : le signe ne manifeste plus l'objet, mais au contraire le masque. Le signe, qui devait m'amener à l'objet, paradoxalement m'en égare et m'en coupe. On reconnaîtra facilement alors

qu'un signe qui ne signifie plus le signifié est une contradiction dans les termes, un « geste » absurde.

On pourrait maintenant traduire cela dans le réel, car ce genre de séparation du signe et du signifié est éminemment moderne. Prenons un exemple dans le domaine de l'amour. L'acte charnel est signe de l'amour ; il a une telle puissance de retentissement psychologique qu'il peut être voulu pour lui-même (n'y aurait-il pas là un élément capital à la compréhension du phénomène de la prostitution ?). A ce moment, il perd sa charge de signe d'amour, il me coupe du signifié, il devient absurde, et au lieu de manifester l'amour, il m'en sépare, **m'empêche d'atteindre** le bien qu'est l'amour. C'est pourquoi on dit que c'est mal. On le sent bien, confusément, mais je pense que cette approche permet maintenant de le savoir mieux.

Il est facile de transposer l'exemple, pour l'enfant, à propos de la gourmandise. Le plaisir que lui procure le chocolat est signe qu'il doit se nourrir et que, n'étant pas en soi contraire à la santé, le chocolat peut y contribuer. Mais s'il recherche uniquement le plaisir, il coupe le signe de la valeur nutritive qu'il annonce, et perd donc la valeur que ce signe devait représenter : la santé... il fait une indigestion.

Cela est encore plus flagrant lorsqu'il y a une certaine disharmonie entre le bien et son signalement, lorsqu'un bien, paradoxalement, est signalé par un mal apparent. Le signe est alors fui pour lui-même, parce que son retentissement psychologique est affublé du signe négatif. Mais en fuyant la douleur d'une opération, c'est du bien de la santé et de la guérison dont je me détourne.

Dans tous ces cas, le signe a coupé le sujet du signifié alors qu'il eût dû l'y conduire. D'où l'importance de la phase du jugement de valeur qui doit s'exercer bien sûr à la fois sur le signe et le signifié, mais principalement sur l'objet. D'où l'importance aussi de l'examen des moyens qui doivent être choisis en fonction de leur proportion et de leur efficacité en vue de la fin (donc de leur bonté) et non simplement en vue d'atteindre le signe, et non en fonction du retentissement psychologique de ces moyens, agréable pour moi ou désagréable pour l'autre.

En conclusion de cette quatrième partie, je voudrais vous rendre attentifs au fait que si l'on a essayé d'analyser la violence pour mieux la comprendre, que si l'on tente de trouver certains moyens de la circonscrire, on n'a pas encore pour autant résolu le problème. C'est que la violence doit être regardée sur une toile de fond bien plus vaste, elle doit être saisie dans un ensemble encore plus tragique et dont elle n'est que l'une des composantes. C'est en effet tout le problème du mal qui est là derrière, et la violence n'en est que l'une des hideuses manifestations. Il faudrait donc approfondir le problème du mal, car on ne comprend un effet que lorsqu'on le considère comme replié en sa cause. A propos de la violence quelle qu'elle soit, on aurait à parler du mal comme tel, de l'expérience humaine du mal subi et du mal infligé. Cela nous amènerait à rechercher le « pourquoi », la raison de la présence du mal comme parasitant le bien, comme absence de bien. Il est tout de même frappant, en effet, qu'il y ait un « problème » du mal, alors qu'il n'y a jamais eu de « problème » du bien !

On se rendrait alors compte que le mal n'est un « problème » que pour ceux qui n'y sont pas affrontés. Mais lorsque le mal s'abat sur un être comme un rapace sur sa proie, alors il devient un « mystère ». Force nous serait donc de considérer le mal comme un « mystère », mystère de liberté, sans doute, mais plus profondément mystère de Bonté en Celui qui nous a donné cette terrible liberté de l'offenser. Au terme de cette analyse, nous serions bien contraints de constater que, vu comme un problème, le mal est inexplicable ; mais s'il est saisi dans sa vraie dimension, c'est-à-dire dans la profondeur mystérieuse d'un refus de l'Amour, alors il devient possible, non de l'expliquer, mais de l'éclairer par un autre mystère plus grand : la Bonté toute-puissante d'un Dieu qui pouvait courir le risque de n'être pas aimé parce qu'il avait, dès la création, « déjà préféré les roses rouge sang de la Rédemption de son Fils, aux neiges blanches de l'innocence adamique ». Voilà, à mon humble avis, la dernière, la plus haute et la seule réponse vraiment satisfaisante à l'angoissante question de la violence.

V. NOTE SUR L'EDUCATION A LA NON-VIOLENCE

Nous avons dit « éducation à la non-violence »... mais qu'est-ce qu'éduquer ? Cela suppose que l'on connaisse ce que l'on éduque, tout comme le sculpteur connaît ce qu'il sculpte, a une image, une idée-mère, et il utilise les instruments adéquats, à la fois en fonction de ce qu'il veut faire et en fonction de la matière dont il dispose (marbre : burin ; bois : ciseau à bois).

Donc trois aspects dans son action :

- savoir ce qu'il veut faire
- connaître le matériau de base
- utiliser les instruments adéquats

Il en est de même pour l'éducateur, il doit :

- savoir ce qu'il veut faire : un homme, et dans le cas présent un homme fort et non violent
- connaître le matériau de base : l'enfant qu'il a à éduquer
- utiliser les instruments adéquats : l'exemple et l'enseignement (et non pas systématiquement la baguette et les crises de nerfs)

1. **Savoir ce qu'il veut faire**

— Il veut éduquer, c'est-à-dire aider un petit homme à acquérir sa pleine stature humaine, et non s'appliquer au dressage d'un animal au profit de l'Etat. On s'entend là-dessus, il n'y a pas à allonger.

— Former des hommes : c'est à ce moment-là que tout se gâte. Qu'est-ce qu'un homme ? C'est donc le sens de l'homme qui est d'abord nécessaire, il faut savoir ce qu'on veut faire.

— De même il faut savoir comment cela se fait. Mais écoutons la plainte d'un éducateur : « Ainsi donc, que l'Etat ait le devoir d'établir des règles pour l'éducation et la rendre commune, cela n'est pas douteux. Mais il ne faut pas passer sous silence quelle est la nature de l'éducation et de quelle façon elle doit être dispensée. Or, à l'heure actuelle, on est en désaccord sur les matières à enseigner : tous les hommes n'ont pas les mêmes opinions sur les choses que la jeunesse

doit apprendre, soit en vue de la vertu, soit en vue de la vie la plus parfaite ; et on ne se rend pas non plus clairement compte s'il convient de viser au développement de l'intelligence plutôt qu'à celui des qualités de l'âme. Et si nous prenons comme point de départ de notre enquête l'éducation qui se pratique journallement sous nos yeux, notre perplexité est grande... » Cet éducateur moderne et éminemment lucide est décédé, il y a quelque temps... en 322 avant Jésus-Christ ! Il s'appelait Aristote. Rien de nouveau sous le soleil.

— Dans l'éducation, attention de ne pas se laisser aveugler par les adjectifs : violent, non violent, sont des adjectifs. Mais il importe d'abord de savoir ce qu'est le substantif (homme) que ces adjectifs qualifient. C'est donc le sens de l'homme qui est capital en matière d'éducation.

— Ce n'est qu'alors que nous pourrions considérer l'éducation en vérité, c'est-à-dire comme un élargissement de la capacité de vérité, de service de l'enfant, et non de sa puissance de combat.

— C'est donc à la paix qu'il faut éduquer, en lui présentant le mal comme rupture de communion. Lui faire découvrir cet oiseau rare extrêmement timide — c'est pourquoi on ne le voit jamais — mais dont on affirme l'existence : la colombe de la paix.

2. Connaître le matériau de base

C'est donc à une question d'anthropologie que nous revenons sans cesse : qu'est-ce que l'homme, où est la valeur ? Mais il est inutile, je pense, d'insister auprès de vous sur la nécessité de connaître l'enfant, cet enfant concret, Pierre, Paul, que vous avez à éduquer. Et cela ne se peut que dans le dialogue, l'ouverture, la confiance réciproque. Cela est clair. Mais peut-être aujourd'hui, n'est-il pas vain de signaler une sorte de renversement en ce domaine « à force d'insister sur le fait que pour apprendre les mathématiques à Pierre, il est plus important de connaître Pierre que de savoir les mathématiques... le maître réussira si parfaitement à connaître Pierre, que Pierre ne réussira jamais à savoir les mathématiques »¹.

¹ Jacques Maritain, *Pour une philosophie de l'éducation*, 28, Fayard.

3. Utiliser les instruments adéquats : l'exemple et l'enseignement

— Parce qu'on a tout bêtement identifié autorité et violence, on en arrive, pour éviter la violence, à renoncer à toute autorité. C'est une vraie catastrophe : l'enfant a besoin d'autorité, il a besoin de pouvoir s'appuyer sur quelqu'un qui sait et qui ne le trompe pas. Constamment : « Dis, maman, c'est vrai ? » Malheur à ceux qui décevront la confiance de l'enfant en le trompant ou en se dérochant à son besoin d'appui et d'autorité.

— Cette autorité, évidemment, devra s'exercer dans la réflexion et non la violence. Combien de nos punitions sont-elles vraiment pédagogiques ? Ne vaut-il pas mieux parfois attendre le lendemain plutôt que de sévir sous l'emprise de la colère, et donc risquer l'injustice qui peut blesser l'enfant pour longtemps. Toujours être attentif à l'homme virtuel en l'enfant ; ne pas l'exécuter par nos jugements sommaires, mais au contraire l'encourager en lui montrant qu'on ne juge pas d'un ballon à la hauteur de sa chute, mais à la façon dont il rebondit.

— Notre risque, c'est de souvent sacrifier les personnes au programme ou au perfectionnement de nos techniques, de nos moyens : tests, analyses et autres méthodes pédagogiques excellentes en soi mais qui si elles en viennent à oublier l'homme, peuvent devenir d'une intolérable violence : on déterminera des vocations par ordinateur, un peu comme les abeilles déterminent que dans le couvain, tant d'œufs deviendront des butineuses, tant des nourrices, et tant des bourdons ; et elles y parviennent par une nourriture appropriée. C'est magnifique, sauf que l'homme ainsi déterminé se lèvera pour crier sa révolte, pour la simple raison que lui, il est un homme, et non pas une abeille, ni une fourmi.

Je pense à la merveilleuse découverte du fait que la mémoire travaille par tracé d'acide sur le cerveau. On en a fait l'expérience avec des rats dressés à telle réaction ; puis on prélève les traînées d'acide, on les injecte dans le cerveau de rats non dressés : ils ont la même réaction ! De la mémoire en boîte ! C'est splendide, mais on tremble à l'usage qu'en pourrait faire une civilisation purement technocratique,

de même pour ce qui est de l'intervention possible dans le code génétique².

— Je crois que dans notre éducation de l'homme, et de l'homme fort et non violent, l'éducation à la liberté est capitale. Or on oublie que, comme l'intelligence et la mémoire, la liberté est une faculté qui s'éduque. On voudrait qu'elle soit immédiatement adulte et donner immédiatement la pleine liberté à l'enfant : il va se casser le nez en l'utilisant de travers. Il confond liberté avec « faire ce que je veux ». Mettez-le sur le sommet de la cathédrale : je veux être un oiseau, je suis libre. Résultat : il s'écrase sur le sol. Pourquoi ? Parce qu'il oublie qu'il y a des réalités, des déterminismes qui ne dépendent pas de sa volonté.

Il y a dans le domaine de la liberté, une grande confusion à laquelle il faut rendre petit à petit les enfants attentifs. On identifie acte libre et acte moralement bon. C'est un grand slogan aujourd'hui que seul est bon un acte libre. Et comme on a de la liberté une notion étriquée, on aboutit aux pires aberrations. Cela est particulièrement sensible au plan de la morale sexuelle et ici je pense à nos grands adolescents de 15 à 20 ans. On est deux, on s'aime, (ou on le croit) on est d'accord l'un et l'autre de s'exprimer charnellement cet « amour », on le fait librement : donc c'est bien ! On ne voit pas pourquoi les adultes viendraient nous en blâmer, ils sont pleins de préjugés, etc.

Je réponds en poussant l'argument de l'acte libre jusqu'au bout :

J'ai envie de tuer mon professeur.

Je le fais librement, j'en accepte les conséquences.

Donc, c'est un acte bon.

Avec des arguments de cette sorte devant un tribunal, on s'en sortira au mieux avec l'asile psychiatrique à perpétuité ! Je crois qu'il est capital de montrer aux plus grands des élèves qu'il y a des critères d'une action moralement bonne : celle où le concret est librement assumé, celle où les moyens sont bien choisis, oui, mais le tout intégré dans une démarche vers le Bien !

² Heureusement, il n'y a pas que les engrammes et, du moins pour le cas de l'homme, il faut parler de conservation active et sélective des souvenirs.

— Dans notre éducation, il est donc capital d'apprendre à nos enfants à distinguer le but poursuivi, la fin et les moyens que l'on peut utiliser : je vous l'ai montré tout à l'heure. Mais il faut aussi que nous-mêmes soyons très attentifs à cette distinction lorsque nous regardons agir l'enfant, lorsque nous intervenons pour encourager ou rectifier cet agir. Exemple : les gosses sont en train de secouer un camarade en disant : on veut savoir ce que tu as dit à la maîtresse. Cette violence cache un souci de vérité louable. Mais les moyens sont inadéquats. Il faudrait pouvoir le montrer aux enfants, et non intervenir d'autorité directement. Sinon : il y a quelque chose qui sera blessé dans l'enfant. Pour lui, cet adulte n'est pas pour la vérité, il semble n'être plus digne de confiance et la confiance est capitale en matière d'éducation. Nous avons donc à éduquer l'enfant aux grands problèmes moraux de notre temps par une approche droite des problèmes de son âge.

— Je pense aussi à l'enseignement de l'histoire. N'est-il pas trop souvent que l'étalage des triomphes de la violence ? Ne pourrait-on, par exemple, montrer que même si parfois la révolution est compréhensible, on ne peut la faire, et elle ne sera vraiment légitime, que si l'on est sûr de faire mieux, que si l'on a en main les moyens de remplacer un ordre mauvais par un ordre meilleur. Sinon : on ne provoque que l'anarchie. Certains mouvements d'aujourd'hui, n'ayant pas réfléchi à ce problème, n'en sont hélas ! qu'à cette anarchie.

— Mais il ne faut pas non plus porter à tout propos des jugements moraux ; commencer à parler d'Alexandre le Grand en disant : « Alexandre le Grand, parce qu'il était un monstre d'orgueil, voulut conquérir la terre », c'est immédiatement fausser la perspective historique. Cette façon d'enseigner est bien sûr à notre avantage, car nous au moins nous ne sommes pas des monstres d'orgueil... la preuve : c'est qu'on n'a pas conquis la terre !

— Bien sûr alors, nous pourrions profiter de l'enseignement de l'histoire pour démystifier les mille et une pseudo-justifications de la violence : en partant de la croix du Christ, en passant par le progrès, l'essor économique, et jusqu'à la gloire de la race.

Pour ne reprendre que le problème des Croisades et des excès de l'Inquisition, c'est vrai que ce sont des erreurs historiques, il n'y a pas à le camoufler, d'ailleurs saint Bernard lui-même s'en rendit compte après avoir prêché sa deuxième croisade. On n'avait pas compris que si l'on peut défendre la vérité par les armes, on n'a jamais le droit de l'imposer par la violence.

Mais il ne faudra pas non plus tomber dans l'erreur inverse, et accabler cette pauvre Eglise qui n'avait rien compris avant nous. Non : c'est vrai que la chrétienté était dans un contexte qui a pu la contaminer de son climat de violence. Mais il est trop facile, aujourd'hui, de battre nos « mea culpa » sur la poitrine de l'Eglise. D'abord : cela, et il faut le crier très fort, ce n'est pas l'Eglise ! Il faut distinguer entre la Personne de l'Eglise (c'est-à-dire : le Christ, l'Esprit, la Trinité qui l'habite) et son personnel (qui n'est pas assez habité par la sainteté de Jésus). Est-ce parce qu'il était chrétien, parce qu'il aimait Jésus, que saint Pierre l'a renié par trois fois ? Non : c'est parce qu'il n'était pas assez chrétien. Idem pour ces fautes historiques de la chrétienté médiévales : c'est parce que les chrétiens de ce temps n'étaient pas assez d'Eglise, n'avaient pas le cœur assez illuminé par le Christ, qu'ils ont pu en arriver à de telles extrémités que bien sûr, alors, nous réprouvons.

On pourrait ajouter, à ce propos, que parfois même l'erreur est utile, si la vue du gouffre auquel elle aboutit nous fait reprendre le chemin de la vérité. Et je crois ne pas fausser la réalité en affirmant qu'aujourd'hui, l'Eglise est vraiment le héraut, l'apôtre de la non-violence.

— Il paraît important aussi d'éduquer l'enfant à la vie en société. Lui montrer que l'homme est naturellement un être social. Eduquer à la société, c'est montrer la valeur de la société, sans perdre de vue la valeur de l'homme. Et c'est là une vision « stéréophonique » que nous avons de la peine à harmoniser.

Ou bien on insiste sur la personne, et on aboutit à un monstrueux solitaire, « la marginalisation » absolue.

Ou bien on insiste sur la société, et on aboutit à un Etat bulldozer qui écrase tout sur son passage.

Si l'Etat est considéré comme étant la valeur unique,
si cet Etat comprend 40 millions d'habitants,

la personne ne compte rien, elle est un 40 millionième de la valeur ;
il n'y a donc aucun problème pour éliminer un gêneur. On applaudira
à cette idée tant que ce 40 millionième de l'Etat, tant que le gêneur
en question, ce n'est pas moi !

— En un mot, il faudra montrer, sur le plan strictement humain déjà
qu'il n'y a de force vraie que dans la capacité de la contrôler. L'homme
est arrivé à ce degré d'absurdité qu'il s'est lui-même fabriqué ses
propres oppresseurs, ses tyrans. Nous avons créé des forces qui
maintenant se tournent contre nous et nous menacent. Je pense à la
bombe que l'on sait déclencher, mais dont on ne peut ni retenir ni
neutraliser les effets. C'est la dernière folie de la violence, une espèce
de masochisme assez original. Il faut montrer aux enfants la grandeur
de la science, mais anathématiser sans équivoque une science, physique
nucléaire ou autre, qui ne se tourne pas à aimer.

VI. L'ETRE AUJOURD'HUI LE PLUS AGRESSE

Au terme de cette trop longue causerie, je voudrais vous dire quelques
mots de l'être qui, aujourd'hui, est le plus agressé, le plus violenté, et
qui n'envoie jamais de protestations à l'ONU. Nous avons fondé des
sociétés de protection des animaux, nous avons rédigé des « déclara-
tions des droits de l'homme », nous avons créé des organismes inter-
nationaux qui veillent à ce qu'on les respecte, nous avons institué
des tribunaux pour sévir contre ceux qui enfreignent ces droits : et nous
avons bien fait.

Mais qui, aujourd'hui, ose encore parler des droits de Dieu ? Quel
organisme avons-nous créé pour les sauvegarder, quels tribunaux pour
les contrevenants ? Oui, Dieu est aujourd'hui incontestablement l'Être
le plus agressé ! Pourquoi ? Il y aurait là toute une étude à faire. Dieu

est le plus agressé, je crois, parce qu'en un sens, il est le plus vulnérable, et cela parce qu'il est celui qui aime le plus ; aimer, en effet, c'est devenir dépendant de l'autre, et donc terriblement vulnérable. Aimer, c'est courir le risque de n'être pas aimé, ou mal aimé, ce qui en définitive revient au même.

— Oui, Dieu est l'être le plus agressé : nous le dépouillons de ce qui lui appartient, nous le spolions continuellement de ses biens : nous mettons la nature dans notre poche et l'enfermons dans nos coffres-forts... et nous nous étonnons ensuite de ne plus l'entendre chanter les louanges du créateur comme un François d'Assise ou un saint Augustin. Nous avons volé le monde à Dieu : « Nous humaniserons la nature et nous la dépouillerons de son travesti divin », criait Nietzsche.

— Non seulement, nous lui volons le monde, mais nous voulons lui voler sa place, usurper son trône. Nous avons décidé de balayer la grande araignée du ciel qui empêche l'homme d'être un Dieu, car nous avons décrété, avec Feuerbach et Marx, que « l'homme est le Dieu de l'homme ».

— Et finalement pour que Dieu ne se plaigne pas : nous l'assassinons : « Nous avons tué Dieu... nulle action ne sera jamais plus grandiose », hurlera Nietzsche dans *Le gai savoir*. Mais alors, l'homme n'aura que le Dieu qu'il mérite !

— Je crois que dans notre éducation à la non-violence, il est urgent aussi de montrer le mal comme péché, comme violence à Dieu dans ses effets, comme un acte de vandalisme, une mise à sac de la création, une prostitution de la beauté. A la limite, le mal, le péché, n'est rien d'autre qu'une tentative d'assassinat de Dieu ; nous nous jetons sur lui avec un couteau... mais c'est un poignard en papier, et c'est nous-mêmes que nous blessons, que nous saccageons, disait J. Maritain.

— Ainsi, dans notre éducation à la non-violence et à la paix, nous avons à montrer le mal, même le plus secret, comme une rupture de communion, une hémorragie de grâce, de beauté et de paix. On pourrait lire et commenter la merveilleuse adresse de Paul VI à l'ONU : « Jamais, plus jamais la guerre ! »

Ainsi, il n'y aura d'éducation à la non-violence que si nous tenons compte **aussi** de cet être-là, Dieu, qui est au moins **aussi** réel que le reste du réel puisqu'il en est la source et la fin. La non-violence est pour tout le monde ou elle n'est pas !

C'est pourquoi aussi, il ne suffit pas d'avoir le sens de l'homme pour éduquer à la non-violence : encore faut-il avoir aussi le sens de Dieu. Et paradoxalement, cela rejillira en une conception de l'homme, non pas autre totalement, mais supérieure et enfin vraie ; nous aurons alors un sens complet de l'homme : le sens de l'homme chrétien.

Ainsi, nous le voyons, l'homme n'est pas un être fait simplement pour passer de l'âge de la pierre taillée à celui de la bombe atomique... Il est un « animal transcossmique » et c'est une dimension dont on ne peut faire abstraction si l'on ne veut pas crier simplement avec les loups, et être un de ces modernes coupeurs de têtes qui, sous prétexte de « libérer » l'homme, le réduisent à des mécanismes inconscients, à des pulsions (sexuelles ou autres), à de purs déterminismes biologiques. Mais nous l'avons amputé de sa vraie dimension, nous l'avons alors décapité : en un mot, l'homme n'est plus !

Nous savons avec une conception totale de l'homme que, de même que la grâce n'abolit pas la nature, de même il n'y a pas de chrétien authentique s'il n'y a d'abord à la base un homme authentique, dans sa pleine stature humaine. Et c'est à cela que nous avons à travailler.

Alors bien sûr, la simple règle d'or de Kant ne suffit plus dans notre éducation : faire aux autres ce que je voudrais qu'on me fasse. Cela, c'est de la justice. C'est déjà beau, mais il faut la charité, et la charité va au-delà de la stricte justice qui consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. La charité va au-delà du simple dû : elle donne au-delà, par-dessus, elle est **par-don**.

Quel respect alors pour chaque homme. Nous savons enfin que l'aventure dernière se joue au fond du temple secret de chaque homme, entre cet homme et son Dieu. Nous en arriverons à accepter, dans la souffrance parfois, que cet être que j'aime ne pense pas comme moi, et nous irons jusqu'à la dernière grandeur de l'amour, qui consiste à accepter que l'autre soit heureux sans moi, et qui va jusqu'à le jeter dans les bras du Tout-Autre pour une amitié à laquelle je n'ai point

part, sinon celle de l'y avoir conduit. Ce n'est que bien plus tard que nous comprendrons, dans un merveilleux éclatement, que c'était la seule façon de nous y trouver ensemble, et pour toujours.

La dernière réponse à la violence

Ainsi donc il n'y a qu'une réponse à la violence, qu'un seul rempart à lui opposer : la force, la puissance de l'amour.

— Contre la violence faite à Dieu, contre tous les athéismes plus ou moins déguisés de notre temps, face à tous les fossoyeurs de Dieu, nous avons la force de l'amour en réponse. Oui, il n'y a qu'une force qui ne soit pas déshumanisante : la violence de l'amour, parce qu'elle seule peut se faire douceur : « Venez à moi, vous qui peinez et êtes chargés... car je suis doux et humble de cœur. »

Seule cette puissance-là peut être respectueuse de la liberté de l'homme : « Si tu veux être parfait... **si** quelqu'un veut être mon disciple... » Jamais Dieu ne touchera à la liberté de l'homme parce qu'il en est l'auteur et qu'elle est le joyau de sa création. Finalement, seule cette puissance-là est capable, non seulement d'écraser la violence, mais encore de dépasser la stricte justice et d'aller jusqu'au bout du don, du don au-delà, jusqu'au **par-don**, « Père, pardonne-leur... »

CONCLUSION

Ce n'est qu'en ayant au cœur ces très grandes vérités que nous avons le droit de nous approcher des enfants et de tenter d'en faire des hommes non violents, et des hommes chrétiens, parce que nous saurons qu'il n'y a de fraternité authentique que dans la reconnaissance d'une paternité totale : celle de notre Père commun.

Alors, et alors seulement, nous tiendrons le moyen de répondre à toutes les violences. Et lorsque l'écrasement sera total, lorsque la bestialité et les puissances de destruction se déchaîneront, alors, pour

vaincre la violence et la haine, comme le Christ, il nous restera d'avoir appris la force du pardon.

Je m'en voudrais de terminer moi-même cette causerie. Je donne donc la parole à un très grand homme : le Cardinal Journet. C'est un hommage qui ne blessera plus maintenant son humilité ; peu d'hommes ont eu comme lui le courage d'être non violent et de dénoncer l'horreur avec une telle lucidité et une telle constance. Parce qu'il était très proche de Dieu, il a pu aussi parler du pardon. Dans le texte que je vous livre, il parle de l'homme, et de l'homme chrétien, écrasé par la violence :

« Quand la machine du mal l'a vaincu, quand on l'a condamné aux camps de l'esclavage et de la mort lente, quand on l'a fait descendre dans les cellules d'une prison souterraine où il comprend qu'on travaille, par un sûr dosage de la torture, à dégrader son psychisme humain, quand on lui a volé ses enfants pour arracher de leur âme la foi de leur baptême et y verser la haine de Dieu, quand il n'a plus aucun recours possible contre le déferlement de l'océan du mal, alors il lui reste de tourner une dernière fois son cœur vers les profondeurs silencieuses du royaume de Dieu, et de dire, lui aussi, en Jésus : " Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. " A cet instant, il a tout vaincu, pour l'éternité. »³

Bernard Genoud

³ Charles Journet, *Les sept paroles du Christ en croix*, 34, Seuil, coll. Vigne du Carmel.